

Hervé Hasquin

«La Belgique survit grâce à sa plasticité»

INTERVIEW

MARTINE MAELSCHALCK

Un constat d'échec s'impose. «*La fabrication d'une identité belge (...) a échoué. Que d'efforts pourtant!*» L'historien et académicien Hervé Hasquin s'attelle, dans un petit livre au titre provocateur *, à abattre les mythes que les historiens du XIX^e et du début de XX^e siècle ont pourtant mis tant d'énergie et de talent à ériger. Ce faisant, il veut faire mieux comprendre comment ce pays, État artificiel né de la volonté des grandes puissances, reposant sur de nombreux malentendus et incompréhensions, a néanmoins survécu jusqu'à aujourd'hui.

Pourquoi les historiens ont-ils voulu jouer un rôle dans la

construction de la Belgique?

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on s'interrogeait encore sur le caractère artificiel ou non de la Belgique. Ce que l'on attendait des historiens, c'est qu'ils démontrent que la Belgique n'était pas un État artificiel, qu'elle avait une raison d'être fondamentale. Cela dit, c'est une constante dans tous les États neufs, il suffit de voir comment certains pays justifient leur histoire alors que leurs frontières ont été tracées par les colonisateurs. C'est pourquoi l'historien gantois Henri Pirrenne a cherché un certain nombre d'éléments de nature à rassurer l'establishment et le monde politique. Il relève notamment des similitudes entre les Flandre du

Moyen-Âge et celle du XIX^e siècle: le bilinguisme, la prospérité, l'autonomie des villes et des communes, la religion catholique...

C'est une construction intelligente. Mais c'est une conception finaliste de l'histoire, qui consiste à dire que la Belgique était une nécessité de l'histoire, qu'elle était inscrite dans les astres. Comme si, depuis le Moyen-Âge, la nation belge devait donner naissance à un État. Ce fut la conception du monde francophone pendant très longtemps. Elle a été balayée en Flandre dès le lendemain de la guerre 14-18.

Le ver était dans le fruit?

Dès le début, la controverse est plus profonde qu'on ne le pense généralement, tant au nord qu'au sud. C'est à cause de tous les malentendus que la méfiance des Flamands à l'égard des Wallons et des francophones en général ne parvient pas à s'estomper. C'est

pour cela aussi qu'avec le temps, la conception du droit flamand devient une conception territoriale. Quand on s'estime victime et mal traité, tracer une frontière est une façon de se défendre contre l'invasion sournoise du français, la fameuse peur de la «tache d'huile» dans la périphérie bruxelloise.

Ce sont surtout les «fransquillons» qui cristallisaient l'exaspération des Flamands?

Les Bruxellois francophones vivent et règnent sur une ville dont les Flamands estiment qu'elle est historiquement située sur le sol fla-

mand. Il y a toujours une forme d'attachement sentimental flamand au sol de Bruxelles – mais pas à ses habitants.

Ils y seraient cependant de moins en moins attachés...

Je crois quand même que la Belgique n'est pas près de disparaître tant que Bart De Wever ne décidera pas qu'Anvers vaut mieux que Bruxelles comme capitale. Cela pourrait arriver, mais cela prendra du temps. Bruxelles est encore importante pour la Flandre, elle fait partie du sol flamand. Et pour les Wallons, même s'ils n'aiment pas trop les Bruxellois, il y a une communauté culturelle et linguistique.

Parfois, un même événement a été vécu de manière très différente au nord et au sud. Notamment la collaboration pendant les guerres...

En 14-18, il y a eu des collaborateurs des deux côtés. Certains Flamands ont estimé que les Allemands leur donnaient ce que la Belgique leur refusait: l'usage de la langue, l'université flamande, l'autonomie, Bruxelles capitale de la Flandre... Du coup, après la guerre, tout ce qui se rapprochait du fédéralisme, de l'autonomie, a été traîné dans la boue et qualifié d'incivique. Après la seconde guerre, le monde francophone a facilement associé les Flamands aux «collabos». Tandis que les Flamands ont eu le sentiment d'une répression aveugle à l'égard des collaborateurs. Encore une fois, il y a eu des collaborateurs des deux côtés.

Les Wallons et les francophones qui ont collaboré étaient de vrais fascistes. La majorité des Flamands aussi. Une partie du mouvement flamand a pu collaborer par volonté d'autonomie de la Flandre, mais elle a été contaminée par le nazisme.

Autre quiproquo, les mêmes mots ne recouvrent pas toujours les mêmes conceptions en Flandre et en Wallonie...

Quand on fait un sondage pour mesurer l'attachement des Belges à la Belgique, c'est de la poudre aux yeux. Qui peut définir ce que c'est «être Belge»? Cela recouvre des définitions différentes en Wallonie, en Flandre ou à Bruxelles. En Flandre, on est Belge dans l'esprit de Madame Thatcher, c'est-à-dire du moment qu'on conserve sa propriété économique, mais pas forcément en matière de solidarité.

Les réformes de l'État étaient donc indispensables?

Il est absurde de dire sans cesse que ce qu'il est advenu de ce pays est de la faute des «politiciens». Les

politiques tiennent compte de l'opinion publique et sociologique, ils en sont le porte-parole. Quand José Happart a fait 300.000 voix de préférence, cela devait être entendu. L'état stationnaire n'existe pas dans la nature, il n'existe pas non plus dans le gouvernement des hommes. Le monde politique tient compte des séismes mais il ne les crée pas.

Quelle est la prochaine étape, selon vous?

Il faut oser dire que l'on va vers quatre Communautés/Régions en Belgique. Les Wallons n'en sont pas conscients, mais les germanophones ne se sentent pas wallons.

Le sentiment d'autonomie avance à grands pas. Avez-vous**remarqué que pour la première fois, deux des quatre ministres-présidents sont des autonomistes (en Flandre et en Communauté germanophone, Ndlr)?**

Je constate que la Belgique fait preuve d'un grand civisme, qu'elle est un véritable ensemble démocratique malgré ses divergences. Les Communautés évoluent de plus en plus sans se préoccuper des autres. Elles ne se haïssent pas, mais les bassins démographiques et culturels vivent leur vie propre. C'est grâce à cela que la Belgique survit, grâce à sa plasticité. Il faut accepter de continuer à la malaxer puisque, chaque réforme de l'État étant une cote mal taillée, elle appelle déjà la suivante. C'est la Belgique-Lego.

«Déconstruire la Belgique? Pour lui assurer un avenir?», Hervé Hasquin, Académie royale de Belgique, Collection L'Académie en poche, www.academie-editions.be

«L'état stationnaire n'existe pas dans la nature, il n'existe pas non plus dans le gouvernement des hommes.»

HERVÉ HASQUIN
SECRETÉNAIRE PERPÉTUEL
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DE BELGIQUE